

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- E.-Ch. BARLET
 STANISLAS DE GUAITA
 PAPUS
 A. JOURNEY
 RENÉ GATILUÉ
- { L'Évolution de l'idée.
 { L'Instruction Intégrale.
 { Le Serpent de la Genèse.
 { Le Temple de Satan.
 { Traité méthodique de Science Occulte.
 { Traité élémentaire de Magie pratique.
 { La Science des Mages.
 { Ésotérisme et Socialisme.
 { Dieu et la Création.

CLASSIQUES

- EUPHRAS LÉVI
 SAINT-YVES D'ALVENDRE
 FABRE D'OLIVIER
 ALBERT PÉRISSON
- { La Clef des Grands Mystères.
 { Mission des Juifs.
 { La Langue hébraïque restituée.
 { Théories et Symboles des Alchimistes.

LITTÉRATURE

- JULES LERMINA
 BOLWER-LITTON
- { La Magicienne.
 { A. B. ille.
 { Zoroastrian.
 { La Maison Hantée.

MYSTIQUE

- P. SÉDIR
 JEANNE LECLERC
 JACOB BOHME et les Tempéraments.

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER

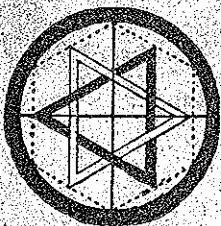
A la Librairie CHAMUEL, 29, Rue de Trévise, PARIS

Envoi Franco du Catalogue

TOURS, IMP. E. ARNAULT-ÉPÉE

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. S.

Docteur en médecine — Docteur en habileté

25^e VOLUME. — 7^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1894)

AVANT-PROPOS. Rapport annuel (avec fig.). PAPUS.
 (p. 97 à 108).

PARTIE INITIATION. Les Ecritures (fragment inédit). EUPHRAS LÉVI.
 (p. 109 à 110).
 Serpente. GUYMIOT.
 (p. 110 à 121).

PARTIE PHILOSOPHIQUE. — Guérison d'un envoûtement. BOJANOV.
 QUE ET SCIENTIFIQUE (p. 122 à 138).
 L'Astronomie intuitive (avec fig.). SAVIGNY.
 (p. 138 à 152).

PARTIE LITTÉRAIRE. La Jument noire. LÉON RIOTOR.
 (p. 152 à 167).
 Poème en prose. JUTTA RILL.
 Le Flambeau (poésie). JEAN DELVILLE.
 (p. 167 à 175).
 (p. 175).

Groupe, indépendant d'études ésotériques. — Un Esprit tangible. — Correspondance. — Mémoires et M. Rouxel. — Bibliographie. — Courrier théâtral. — Nouvelles diverses.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 14, rue de Strasbourg, Paris.
 Administration, Abonnements : 29, rue de Trévise — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

NOUVEAU PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésothérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'arbitrage contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

L'Initiation du 15 novembre 1894

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE l'Initiation

1°

PARTIE INITIATIVE

F. CH. BARLET, S. I. : N. — JULES DORIEL, S. I. : (D. G. E.), — *Ed. GOSL*, — STANISLAS DE JOUAILLÉ, S. I. : N. — GUYMOT, — MARC HAVEN, S. I. : N. — JULIEN LEJAY, S. I. : N. — EMILE MICHELET, S. I. : (C. G. E.), — LUCIEN MAUCHEL, S. I. : (D. S. E.), — MOGQ, S. I. : — GEORGE MONTIÈRE, S. I. : N. — PAPUS, S. I. : N. — QUERENS, S. I. : (D. G. E.), — SÉDIR, S. I. : (C. G. E.), — SELVA, S. I. : (C. G. E.) — VURGEY.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MAROUK, — AMELINEAU, — ALEPH, — BADAIRE, — D^r BARAUD, — Le F. : BERTRAND 30° : — BOJANOV, — RENÉ CAILLÉ, — CAMILLE CHAIGNEAU, — CHIMUA DU LAFAY, — ALFRED LE DAIN, — G. DELANNE, — FAIRE DES ESSARTS, — D^r FUGAIRON, — DELÉZINIER, — JULES GIRAUD, — HAATAN, — L. HUTCHINSON, — L. LEMERLE, — LECOMTE, — MARCUS DE VÈZE, — NAPOLEON NEV, — HORACE PELLETIER, — G. POIREL, RAYMOND, — A. DE R. — D^r SOUREBECK, — L. STEVENARD, — THOMASSIN, — G. VITOUX, — HENRI WELSCH, — OSWALD WIRTH, — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG, — JEAN DELVILLE, — E. GOUDEAU, — MA-NOËL DE GRANDFORD, — JULES LERMINA, — L. HENRIQUE, — CATULLE MENDÈS, — GEORGE MONTIÈRE, — LÉON RIOTOR, — SAINT-FARGEAU, — ROBERT SCHEFFER, — EMILE SIGOGNE, — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG, — RODOLPHE DARZENS, — JEAN DELVILLE, — YVAN DIETSCHINE, — MAURICE LARGÈRES, — PAUL MARROT, — J. DE TALLENAV, — ROBERT DE LA VILLEHÉVÉ.

L'Initiation du 15 novembre 1894

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Directeur : **PAPUS**

Directeur-adjoint : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

R.-CH. BARIET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY - PAUL SÉDIR
Dr en Kabale.

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

CHAMUEL

29, Rue de Trévise, 29

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — ÉCHANGE : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 14, rue de Strasbourg, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, secrétaire, 4, avenue de l'Opéra, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

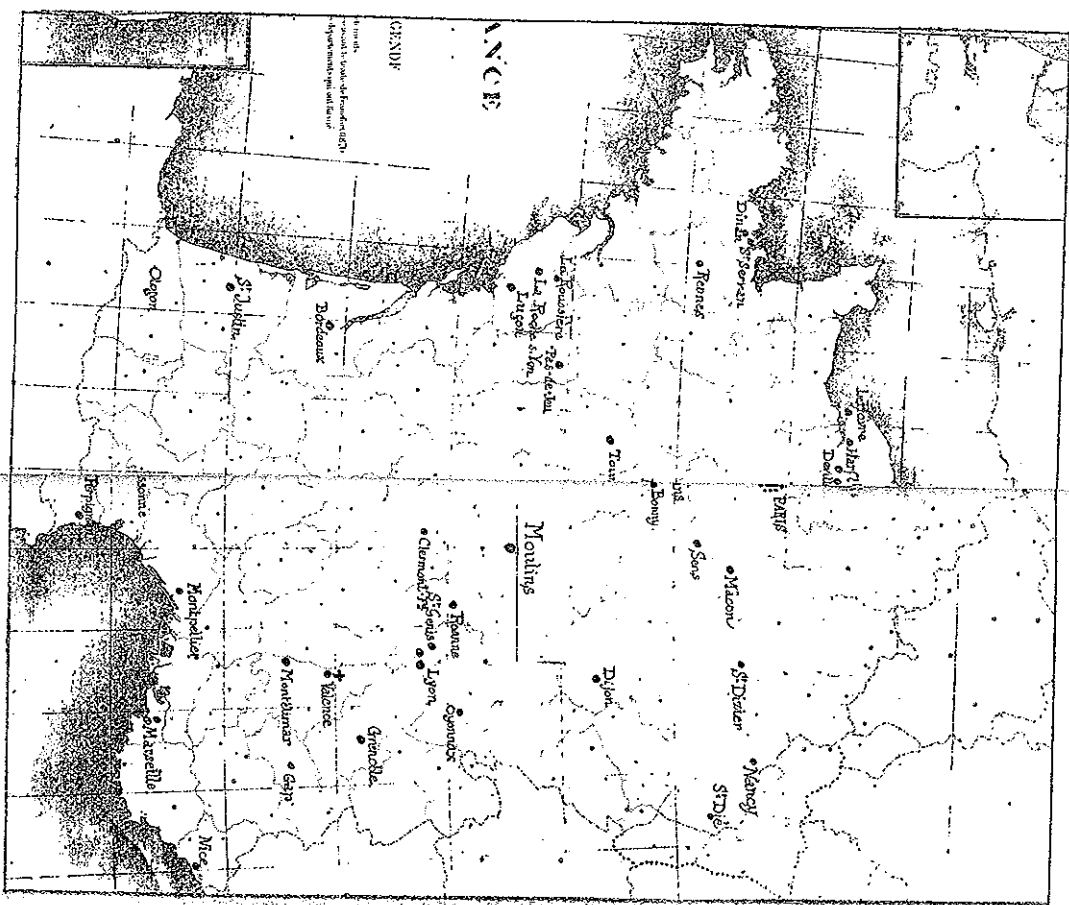
Principales Sociétés adhérentes au Groupe :

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE



Groupe Indépendant d'études ésotériques
PRINCIPAUX CENTRES D'EUROPE



Groupe Indépendantes écolériques
PRINCIPAUX DE FRANCE

AVANT-PROPOS

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ESOTÉRIQUES

RAPPORT DU PRÉSIDENT

Pour l'exercice 1893-1894

A MM. les Délégués généraux, les chefs du Groupe et les Correspondants.

Messieurs,

Depuis la fondation du Groupe, vous avez pu, chaque année, constater les progrès accomplis. Lorsque, voyant l'émiettement des forces spiritualistes en 1889, au lendemain du Congrès, nous eûmes l'idée de constituer un centre actif destiné à établir un groupement solide de ces forces éparées, nous ne nous doutions pas du succès qui attendait notre œuvre. Je ne vous referai pas en détail la liste de nos 104 centres actuellement répandus en France, en Europe, en Algérie, en Tunisie et en Egypte, ainsi qu'en Amérique. J'ai préféré, cette année, mettre sous vos yeux deux cartes, une de France, l'autre d'Europe, qui vous indiqueront, mieux que toutes les paroles, l'état actuel de notre mouvement.

Nous considérons que notre œuvre de propagande touche à sa fin et nous allons maintenant vous exposer ce que nous comptons faire dans l'avenir.

Le Groupe ésotérique, tel que nous l'avons conçu lors de sa création, avait un triple but :

- 1°. Faire une propagande sérieuse et méthodique en faveur du Spiritualisme ;
- 2°. Permettre la formation d'un noyau de membres zélés et capables ;
- 3°. Former au moyen de ces membres, sélectionnés par l'initiation et l'examen, des centres d'études d'une grande activité.

Les années 1889 et 1890 ont été consacrées presque exclusivement à la propagande dans le public profane à qui nous avons dû donner presque tous nos instants libres.

Les années 1891-92 et 93 nous ont permis, tout en continuant la propagande, de former les premiers rudiments de nos groupes fermés. Vous allez voir comment l'année 1894 a été fructueuse à ce point de vue et pourquoi nous pouvons aujourd'hui nous préparer à laisser à d'autres le soin de la propagande auprès des profanes, — du moins quant au Quartier général, car les branches pourront en même temps poursuivre ce triple but.

Les sociétés évoluent comme les individus et toute société qui emploie son activité uniquement pour la propagande sans chercher à former un noyau solide de membres instruits se prépare à faire comme certaines de ces sociétés spirites qui font toujours la même chose depuis 1853, une revue chaque mois et

des séances identiques au siège de cette revue. Résultat : une douce somnolence coupée de temps en temps par des polémiques ou des œuvres de haine. Une société doit avoir une triple hiérarchie d'organes : abdominaux thoraciques et céphaliques, et la propagande, conçue comme activité exclusive, ne répond qu'à la plus basse de cette triplicité organique. Quel que soit le sort que l'avenir réserve à l'occultisme, il faut que nous puissions être certains de transmettre à nos successeurs la tradition que nous confèrent nos prédécesseurs et cela exige deux voies parallèles :

- 1°. La partie écrite de cette tradition renfermée sous tous ses aspects dans les publications des occultistes ;
- 2°. La partie orale renfermée dans nos loges et dans nos groupes fermés.

En faisant œuvre de propagande, nous remplissons notre devoir vis-à-vis de l'invisible qui n'admet l'évolution individuelle qu'autant que cette évolution est payée par les sacrifices qu'on fait pour la collectivité. Nous avons consacré beaucoup d'efforts à cette activité et le moment nous semble venu de poursuivre nos travaux entre nous.

En effet l'*occultisme est à la mode* ; c'est là le plus grand danger qui pouvait l'atteindre. On parle beaucoup dans les salons du « corps astral », on rencontre dans le monde de jeunes pédants qui « posent » au prophète ou au professeur d'occultisme. On oublie vite dans ce milieu qu'au bout de ces études il n'existe que trois issues : le sacrifice, la folie ou la mort. Après un examen attentif de la question, nous avons décidé de laisser les mondains s'amuser entre eux et de

nous renfermer plus que jamais dans ces groupes fermés d'où nous avons été obligés de sortir en 1882 pour arrêter la propagande de doctrines qui conduisaient notre intellectualité à la mort.

Nous cessons donc nos conférences mensuelles, nous ferons sans doute deux ou trois grandes réunions, au cours de l'année, dans la salle du Grand Orient ou dans une salle de même importance, pour payer notre tribut à la cause générale, et nous sommes heureux de renvoyer le public profane aux belles réunions organisées par M^{me} la duchesse de Pomar ou aux nombreux cercles spirites qui continuent cette œuvre de propagande. De plus nous achèverons, dans le cours de cette année, la constitution de ce *Grand Conseil du Spiritualisme* qui doit terminer notre œuvre de réalisation spiritualiste.

Toute notre activité va se porter sur nos loges. Voyons ce que nous espérons obtenir.

Depuis quelques mois, un des groupes les plus actifs d'expérimentateurs possède une maison tout entière dans laquelle ont été installés : 1° une loge martiniste à tenues périodiques ; 2° un laboratoire de Magie ; 3° une bibliothèque très complète ; 4° des groupes d'études de Kabbale, d'Astrologie et d'Alchimie ; 5° un jardin pour la culture des plantes magiques destinées aux expériences. Enfin une salle d'examen pour l'Ordre kabbalistique de la R. H. et une salle pour l'Eglise gnostique sont en préparation. Ce centre sera absolument fermé et le directeur de la loge a seul qualité pour y admettre les membres de son choix.

A côté de ce centre, dépositaire de nos traditions et

chargé de sélectionner les membres dans l'avenir, nous allons créer, sur la rive gauche probablement, un autre centre destiné à l'Ordre martiniste, aux examens élémentaires de l'Ordre kabbalistique de la R. H. et à l'Eglise gnostique. C'est là aussi que nous comptons établir le *Grand Conseil du Spiritualisme*. Nous avons donc du travail pour l'année qui commence.

Mais, à côté de l'effort que nous allons tenter au Quartier général, nous ne nous désintéressons pas de l'action au dehors et nous tenons à remercier encore nos délégués généraux de ce qu'ils ont fait pour le Groupe pendant cette année.

Nous tenons à rendre spécialement un public hommage aux efforts de notre délégué général pour la Belgique, M. le Chevalier Louis Selliers de Moranville, à qui notre ami Vurgey a transmis ses pouvoirs. Le Groupe doit déjà beaucoup au nouveau délégué général, et nous sommes persuadé qu'il lui devra plus encore par la suite.

En Espagne, le vicomte de Torres Solanot, notre délégué général, a eu l'amabilité de nous prévenir des attaques injurieuses dirigées contre l'occultisme et a de plus poussé le dévouement jusqu'à nous ouvrir toutes grandes les colonnes de la *Revista de estudios psicologicos*, une des revues spiritualistes les plus sérieuses d'Europe, ce qui nous a permis de réduire à néant les efforts d'ennemis auxquels notre pardon est acquis d'avance.

Nous ne terminerons pas ce qui a rapport au Groupe sans remercier particulièrement les délégués d'Egypte qui nous ont rendu visite lors de leur passage à Paris.

LES ADAPTATIONS DE L'OCCULTISME

Parlons maintenant des travaux poursuivis dans les groupes d'études.

En faisant connaître les données fondamentales de l'occultisme, nous avons affirmé que cette doctrine était surtout remarquable par les moyens qu'elle fournissait à ses adeptes de réformer, au point de vue synthétique, la plupart des sciences analytiques contemporaines ainsi que les Beaux-Arts.

Il ne suffisait pas d'affirmer, il fallait *prouver* en appliquant la méthode analogique aux connaissances les plus différentes. Les groupes d'études se mirent courageusement à l'œuvre et à l'heure actuelle nous avons pu montrer la valeur de la méthode synthétique de l'occultisme, grâce aux travaux suivants :

En Pédagogie } L'INSTRUCTION INTÉGRALE de Barlet (2 vol. sous presse).

En Chimie } LA CHIMIE SYNTHÉTIQUE du même auteur.

En Sociologie } PRINCIPES DE SOCIOLOGIE SYNTHÉTIQUE de Barlet (1) et Lejay.
ANARCHIE, INDOLÉSCENCE ET SYNARCHIE de Papus.

(1) On voit ce que l'occultisme doit au travail prodigieux de F.-Ch. Barlet dont les connaissances étendues en toutes nos sciences ont permis de réaliser de si grands efforts avec de si faibles moyens.

En Anatomie

L'ANATOMIE PHILOSOPHIQUE et ses divisions. *Classification des sciences anatomiques* de Papus.

SYNTHÈSE DE L'ESTHÉTIQUE de Barlet et Lejay.

Pour les Beaux-Arts

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DE

L'ORCHÈSTRE de Papus et

Delius.

L'ART DE L'ORATEUR de Sédit.

Encore une fois ces travaux si divers, tous techniques, ont été tous menés à bien par l'application *d'une seule et même loi*, la loi analogique du quaternaire.

Que nous importe qu'ils ne soient pas aujourd'hui jugés comme ils le méritent. Nous n'avons rien à attendre du présent, nous semons les graines et l'avenir saura nous rendre justice si nous le méritons.

L'année qui commence verra se poursuivre les travaux sur *la Sociologie* et commencer ceux sur les *Sciences mathématiques*. Julien Lejay, à qui nous devons presque toutes les études techniques sur les *Beaux-Arts*, poursuit ses travaux et cela nous présage encore de beaux ouvrages en cours.

Et nous ne parlons pas de l'occultisme en ses diverses sections ; car nous avons voulu montrer que les occultistes cherchent avant tout à appliquer leurs doctrines aux sciences contemporaines.

Je tiens maintenant un rapide coup d'œil sur les efforts tentés cette année par les sociétés spéciales d'initiation :

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

C'est à Stanislas de Guaita aidé de quelques amis qu'on doit la reconstitution de l'Ordre de la Rose-Croix destiné à conserver à travers les temps la pureté de la tradition kabbalistique.

On sait que pour atteindre ce but l'Ordre institua des examens très sérieux garantissant la valeur intellectuelle et morale des candidats. De plus, la publication des thèses de licence et de doctorat en kabbale permit au public profane de juger à son tour la valeur des travaux issus des membres de l'Ordre.

Or, alors que quelque vague fumée ou l'exaltation outrée d'une personnalité sera, dans dix ans, le seul résultat de l'existence éphémère de certaines œuvres tapageuses de ce temps, les travaux de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, exécutés en vue de la défense d'une haute idée et non d'un individu, vivront ce que vivent les idées.

Cette année nous devons à la Rose-Croix kabbalistique *quatorze travaux* dont quelques-uns de la plus haute importance.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

THÈSE DE BACCALAURÉAT EN KABBALÉ

1. PARVUS : *Du Symbolisme de l'équerre en F. M.* (septembre 1894).

THÈSES DE LICENCE EN KABBALÉ

1. L. LEZARD : *La Gnose de Valentin (Initiation, octobre 1892).*
2. P. SÉDIR : *Urim et Thummim (Initiation, novembre 1892).*
3. Dr DELEZINIER : *Du Sens et du Symbolisme du mot Cain (avril 1893).*
4. A. POISSON : *La Monade hiéroglyphique de Jean Dée (mai, juin, septembre 1893).*
5. H. GINGOIS : *Le F. M. dans l'Argentine (mars 1894).*

THÈSES DE DOCTORAT EN KABBALÉ

1. MARC HAVEN : *Une Planche de Khunnath (décembre 1892).*
2. P. SÉDIR : *Le Système solaire d'après la Kabbale (juillet, août et novembre 1893).*
3. A. POISSON : *La Vie de Jean Dée (décembre 1893, février, mars, avril 1894).*
- 4-5. BARLET et LEJAY : *L'Art et l'Esotérisme (juin, juillet, août 1894).*
6. PARVUS : *Isis, son nom et ses mystères (sous presse).*
7. H. GINGOIS : *L'Occulte chez les Aborigènes de l'Amérique du Sud (1 vol. sous presse).*
8. H. CHATEAU : *Le Zohar, traduction française. En tout 14 ouvrages originaux.*

Le nom seul du dernier de ces ouvrages, *le Zohar* (première traduction française complète), indique

assez quelle reconnaissance devront les futurs occultistes à l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

L'EGLISE GNOSTIQUE

Nos lecteurs trouveront dans *l'Almanach du magiste*, publié cette année, tous les renseignements relatifs aux grands progrès accomplis par l'Eglise gnostique depuis sa création.

LA LIBRAIRIE

Mais laissons de côté les œuvres intellectuelles et disons, en terminant, quelques mots de l'œuvre matérielle.

Si nous avons pu accomplir tous ces travaux et surtout leur permettre de voir le jour, c'est que nous étions merveilleusement secondés par notre ami Channuel, licencié en droit, qui s'est chargé de la lourde tâche de diriger la maison d'édition et la librairie.

Cette affaire actuellement, en si bonne voie, est soumise à toutes les chances d'une affaire matérielle ordinaire et nous ne pouvons, en attendant l'avenir, que faire tous nos vœux pour la continuation du succès qui a accueilli les premiers efforts de Channuel.

Aujourd'hui les magasins de la rue de Trévisse sont devenus insuffisants pour contenir les 150,000 volumes qui forment le stock courant. Des agrandissements considérables sont projetés et déjà deux nouveaux magasins ouverts faubourg Poissonnière sont insuffisants. Nous assistons à la naissance d'une

affaire matérielle qui, si Dieu lui prête vie, pourra devenir des plus importantes par la suite.

Nos lecteurs savent que *l'Initiation* a été acquise par Channuel le mois dernier.

De plus, nous tenons à prévenir nos amis que le *Voile d'Isis* va prendre un nouvel essor et va être transformé de façon à être un véritable *journal des journaux* du spiritualisme sans distinction d'écoles.

On voit combien le Groupe était dans le vrai en s'annexant une librairie et nous sommes heureux de voir que l'exemple donné par les occultistes a été suivi par les petites sociétés spiritualistes qui se sont dernièrement constituées et qui ont créé de petites librairies.

L'OCCULTISME ET LA PRESSE

Nous ne saurions clore cet exposé sans remercier la presse politique de tout ce qu'elle a fait pour l'occultisme durant l'année écoulée. Le jour n'est pas loin où nos grands journaux auront chacun un rédacteur chargé de ces questions qui deviennent de plus en plus intéressantes pour le public. Le *Figaro* a, le premier, indiqué la voie, quoique cantonné dans l'étude des arts divinatoires, et nous, lui devons à ce sujet nos plus vifs remerciements.

Les remarquables études poursuivies dans le groupe 4 (Spiritisme expérimental) par M. A. François ont trouvé dans la presse des commentateurs nombreux et ce n'était que justice.

Parmi les périodiques nous tenons particulièrement à signaler *la Curiosité* revue mensuelle de Nice si remarquablement rédigée par notre confrère E. Bosc et qui est véritablement un journal scientifique de l'occultisme.

Enfin, n'oublions pas de recommander vivement à nos lecteurs la *Revue des Revues* dirigée par Jean Finot, qui a ouvert une section de « Psychologie et Occultisme ». Cette revue paraît deux fois par mois (32, rue de Verneuil, Paris) et nous ne craignons pas d'affirmer que c'est une des plus intéressantes d'entre toutes les grandes revues paraissant en France.

Nos amis doivent aussi une particulière reconnaissance à M. Jacques Brien qui a très clairement exposé les doctrines de l'Occultisme dans *la Revue de l'Est* dirigée par M. Victor de Champvans, 47, place Dronel d'Erion à Reims.

En résumé, voilà encore une bonne année pour notre cause et nous espérons pouvoir offrir à nos délégués pour 1895 un rapport aussi fructueux et qui dénote un tel succès.

Le Président du Groupe,

PAPUS.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

LES ÉCORCES ⁽¹⁾

La haine de l'écorce ou de l'idolâtrie est la raison de la circoncision. La circoncision est le retranchement de l'écorce de l'arbre paternel. En symbolisant Dieu par le principe paternel créateur, les kabbalistes protestent contre l'idolâtrie en dépouillant ce principe de son enveloppe extérieure que figurent les écorces. Les kabbalistes appellent le péché une écorce: l'écorce, disent-ils, se forme comme une excroissance qui se ride à l'extérieur par la sève qui se fige au lieu de circuler; alors l'écorce se dessèche et tombe. De même, l'homme qui est appelé à coopérer à l'œuvre de Dieu, à s'élever lui-même en se perfectionnant par l'acte de sa liberté, s'il laisse figer en lui la sève divine qui doit servir à développer ses facultés pour le bien, l'homme accomplit un progrès rétrograde, il dégénère, et tombe comme l'écorce morte. Mais,

(1) Ce fragment inédit d'Eliphas nous a été communiqué par une de ses élèves, M^{me} Hutchinson. Qu'elle reçoive tous nos remerciements au nom des amis du maître.

selon les kabbalistes, rien n'aboutit au mal dans la nature, toujours le mal est absorbé par le bien ; les écorces mortes peuvent encore être utiles en étant ramassées par le laboureur qui les brûle et se chauffe à leur chaleur, puis fait de leur cendre un fumier nutritif pour l'arbre, ou bien, en se putréfiant au pied de l'arbre, elles le nourrissent et retournent à la sève, par les racines. Dans les idées de la Kabbale, le feu éternel qui doit brûler les méchants est donc le feu régénérateur qui les purifie, et par des transformations douloureuses, mais nécessaires, les fait servir à l'utilité générale, et les rend éternellement au bien qui doit triompher. Dieu, disent-ils, est l'absolu du bien, et il ne peut y avoir deux absolus : le mal est l'erreur qui sera absorbée par la vérité ; c'est l'écorce qui, putréfiée ou brûlée, retourne à la sève, et concourt de nouveau à la vie universelle.

ELIPHAS LEVY.

SERVITUDE

Le monde au milieu duquel nous vivons est une collection de symboles, lesquels manifestent et cachent à la fois ce qui leur donne l'existence.

Les Indiens, considérant que le monde n'existe point par lui-même, le nomment l'illusion, Maya, et disent que la seule réalité est l'Être par qui toutes choses existent, Parabrahm. Tout ce qui n'est point Parabrahm dans son état de pureté est pour eux le

produit de Maya, l'illusion, et d'Avidya, l'ignorance, la non-connaissance du Réel.

L'*illumination* consiste pour eux à reconnaître Parabrahm sous toutes choses, à voir que toutes les manifestations de l'Être sont des illusions passagères et que la seule réalité est l'essence de tout.

Les Européens considèrent les manifestations de l'Être comme des réalités et, beaucoup plus occupés à la perception de ce qui les entoure qu'à la réflexion métaphysique, ne s'élèvent pas toujours jusqu'à la conception de l'Être en soi, indépendant de ses manifestations. Certains d'entre eux, comme le philosophe allemand Louis Büchner, prétendent même qu'il est impossible à un homme sensé d'arriver à cette conception à laquelle, se plaçant en opposition symétrique aux penseurs indiens, ils affirment qu'on doit reconnaître la qualité de pure illusion.

Matérialistes et idéalistes sont des produits de la loi des contraires. On peut dire qu'ils ont à la fois raison et tort ; ils ont raison pour leur compte, ils ont tort dans l'opinion qu'ils professent à l'égard de leurs opposants. Au fond ni les uns ni les autres ne contestent la Réalité ; ils la voient différemment ; ils ne savent pas comprendre que la Réalité est indépendante de la façon dont on la voit et que notre perception ou notre conception n'est pas apte à lui dicter des lois.

Les symboles sont quelque chose puisqu'ils existent et sur ce point les matérialistes ont raison ; où leur tort commence, c'est lorsqu'ils affirment que les symboles qu'ils perçoivent sont toute la Réalité.

Sous les symboles, il y a quelque chose puisqu'ils changent et se renouvellent, puisqu'après avoir existé un temps ils disparaissent pour être remplacés par d'autres, sans ce quelque chose les symboles ne pourraient pas apparaître, c'est pourquoi les Indiens les regardent comme des illusions et disent qu'il y a un monde de réalités auquel nous devons parvenir en faisant une brèche à l'écorce que sont les symboles.

Les matérialistes s'en tiennent à l'écorce des choses, les idéalistes veulent en voir le dedans.

Tels que nous nous connaissons, nous hommes, sommes aussi les symboles de ce qui nous produit et que nous ne connaissons guère. Il n'est personne qui, poussant assez avant l'examen de sa personnalité interne, n'arrive à constater que nombre de ses idées, de ses sentiments et parfois même de ses volitions ne viennent pas de lui, mais ont une origine inconnue; on s'aperçoit qu'à leur égard on joue le rôle de récepteur, de champ de manifestation.

A chaque instant il nous arrive de dire : Ah ! pour quoi n'ai-je pas eu plus tôt cette idée-là ! Ce qui implique la reconnaissance obscure que nos idées ne dépendent pas totalement de nous. Il y en a qui s'en prennent à eux-mêmes du retard de leur conception faite d'être parvenus à la conscience de la dépendance dans laquelle nous nous trouvons à l'égard des conditions déterminantes de notre idéalisation et des autres phénomènes de notre vie psychique.

L'ignorance de cette dépendance est, pour les hommes, la cause de beaucoup de tracasseries et d'inquiétudes dont se trouve affranchi celui qui la connaît.

parce que, sachant qu'il est pour une grande partie de son activité l'instrument de forces dont il n'a pas la direction, il devient assez indifférent au jeu du monde et au rôle qu'il y joue. Il en arrive à être moins émotif et à vivre en philosophe comme dit le bon sens populaire.

C'est cet état philosophique qu'il faut comprendre par la montée au-dessus de *dukkha*, la douleur, expression synthétisant toutes les paires d'opposés, dont parlent toutes les méthodes enseignant la pratique de

Yoga.

Les ascètes de l'Inde ont pris cette recommandation au sens matériel et ont cru qu'elle voulait dire se rendre insensible à la douleur physique. La sensibilité est un phénomène naturel, résultant de notre organisme; si, pour qu'elle disparaisse, il faut faire appel à toutes les forces de son être comme font les fakirs, loin de se mettre au-dessus de la douleur, on se met au-dessous, on se subordonne à elle, on s'en fait le serviteur.

Se mettre au-dessus de la douleur doit être entendu au sens moral et veut dire qu'on doit parvenir à comprendre que le monde est gouverné par des forces dont nous n'avons généralement pas connaissance, au milieu desquelles nous comptons pour peu de chose, qui agissent sur nous à notre insu et contre lesquelles nous ne pouvons rien ou pas grand-chose.

A quoi bon se désoler de ce à quoi l'on ne peut rien ?

A quoi bon s'en réjouir ?

Notre organisme est un instrument par lequel des

forces inconnues nous font éprouver du plaisir et de la douleur; la production de ces émotions est le but des forces agissant sur nous; plaisir et douleur prennent d'autant plus d'intensité que nous leur attribuons plus d'importance; si nous leur devenons indifférents, leur intensité diminue; par notre indifférence nous empêchons les forces inconnues d'atteindre le but qu'elles se proposent en agissant sur nous.

Cette indifférence est une étape du chemin conduisant l'homme vers la liberté, vers l'aptitude à gouverner les énergies qui sont en lui; elle n'en est pas le point terminal.

A cette étape on est même exposé à un danger particulier et il n'est pas bon de s'y attarder.

Les forces inconnues qui veulent du plaisir et de la douleur sous mode humain et qui les obtiennent par leur action sur notre organisme, peuvent, quand elles sont frustrées dans leur attente, ou laisser de côté un organisme qui leur devient de moins en moins utile ou, prises d'une colère subite, comme on en voit chez les enfants, le briser tout d'un coup.

Plus on demeure longtemps à cette étape du développement humain, plus on est exposé à y subir des accidents; on y ressemble à un pauvre hanneeton restant sur le sol à portée de la main des enfants qui passent; un d'eux arrive et le prend:

Hanneeton, vole, vole, vole,
Hanneeton, vole, vole, donc...

La bestiole ne bouge pas, l'enfant la repose par

terre; un autre survient, même chanson; l'insecte restant immobile, l'enfant l'estropie ou l'écrase.

Il y a différentes catégories d'invisibles qui ont de l'action sur l'homme. Le développement humain consiste à s'affranchir de plus en plus de la domination des êtres invisibles. Mais cela ne va pas tout seul; les invisibles ont besoin, pour leur plaisir ou pour leur utilité, des résultats de l'action qu'ils exercent sur nous et ne sont pas disposés à perdre leur influence; ils sont hostiles à toute tentative d'affranchissement et y mettent de nombreux obstacles. Les individus naturellement doués pour parvenir à cet affranchissement forment une nombreuse catégorie dans la collection des *Pas de chance*.

Les invisibles dominateurs de l'humanité, percevant l'aptitude de certains hommes à échapper à leur influence, s'acharnent contre eux pour les faire rentrer dans le troupeau de leurs animaux domestiques ou les suppriment promptement pour empêcher qu'ils répandent la contagion et aussi pour éviter que leur race soit perpétuée.

C'est là un danger naturel du développement occulte bien plus sérieux que toutes les épreuves symboliques des sanctuaires de l'antiquité; ici l'épreuve peut être faite de toutes les circonstances de la vie, car les invisibles agissent à l'aide des hommes qui sont leurs instruments.

Les inquisiteurs qui mirent tant d'acharnement à étouffer la pensée libre ne furent pas autre chose que les instruments des invisibles qui tiennent à la soumission des troupeaux humains qu'ils exploitent, la-

quelle est toujours mise en danger par la pensée qui cherche à comprendre le monde.

Au fond *l'homme ordinaire* n'a aucune liberté. Il est simplement un outil par lequel des forces, des volontés qu'il ne connaît pas, exercent leur action dans le monde.

Pour s'affranchir il faut, suivant l'expression de la Genèse, devenir « pareil aux Elohim », et les Elohim, surtout ceux des catégories inférieures, ne veulent pas que l'homme, leur instrument, devienne pareil à eux.

Figurons-nous qu'un mécanicien, après avoir construit une locomotive et s'en être servi pour effectuer des transports, voie un jour se développer en elle une intelligence et une volonté propres en vertu desquelles son conducteur ne pourrait plus s'en faire obéir que lorsqu'elle y consentirait, une locomotive qui sortirait des rails capricieusement et s'en irait vagabonder à travers champs, semant de côté et d'autre les wagons qu'elle aurait dû traîner à destination.

Il est évident que les mécaniciens qui tiendraient à conserver la clientèle des entrepreneurs de transports se garderaient bien de continuer à construire de pareilles locomotives.

Les invisibles à qui l'humanité sert d'outil sont dans les mêmes dispositions à son égard. Ils tiennent à conserver leurs outils et non à les voir échapper à leur maniment.

Comment les hommes peuvent-ils cesser de jouer le rôle d'instruments des invisibles ? En cessant d'obéir aux impulsions de leur nature. Le plaisir et la

douleur sont les deux mobiles de tous les êtres vivants ; en devenant indifférent à l'un comme à l'autre, on passe à l'état d'instrument non maniable par les pouvoirs invisibles qui actionnent l'humanité.

C'est là le chemin que fait prendre la Yoga indoue. Il y a diverses catégories parmi les êtres qui actionnent l'humanité et qui agissent sur elle aussi bien les uns que les autres. Les sorciers du moyen âge avaient trouvé la voie pour échapper à une de ces catégories ; ils faisaient pendant leur activité de sorciers tout à rebours des impulsions de la nature ordinaire.

Par là ils devenaient des instruments non maniables pour les invisibles qui emploient l'activité normale de l'humanité ; ils n'en étaient que de meilleurs outils pour les autres.

Il y a des gens qui croient qu'en devenant sorciers ils augmentent leur liberté. Erreur ! Ils augmentent seulement l'efficacité de leur activité dans une certaine direction.

L'homme ne peut échapper à la servitude dans laquelle il se trouve à l'égard des invisibles qu'en montant au-dessus des paires d'opposés, dont la principale est le plaisir et la douleur. En ne se laissant plus inciter à l'action par ces mobiles, on devient un instrument dont les exploiters de l'humanité ne peuvent plus se servir ; on passe pour eux au rang de non-valeur. Dès qu'on n'est plus sujet aux émotions ordinaires, on échappe à leurs prises.

Les exploiters directs de l'humanité sont des êtres ayant pour corps extérieur la matière astrale.

Physiquement les hommes agissent les uns sur les

autres par contact, même quand ils agissent de loin; sur tous les plans le contact est l'unique moyen de transmission du mouvement. Les astraux agissent sur les hommes par contact aussi; ils nous touchent par notre corps astral, siège du plaisir et de la douleur, comme l'ont démontré expérimentalement les phénomènes de l'hypnotisme, lesquels ont pour raison d'être un changement des relations normales du corps astral et du corps physique.

C'est en actionnant la matière de notre corps astral, dans lequel sont comprises les facultés de l'intelligence que nous nommons perception, comparaison, jugement, raisonnement, que les astraux nous dirigent.

C'est dans le contenu de ces facultés, c'est-à-dire dans nos perceptions, dans nos idées, dans nos conceptions, que les sentiments apparaissent. Les sentiments sont formés des états émotionnels, du plaisir et de la douleur, qui apparaissent dans nos groupes d'idées; ceux-ci peuvent-être considérés comme la matière dont les sentiments sont la force.

C'est par ses sentiments, en dernière analyse par le plaisir et la douleur, que l'homme est actif, est dirigeable, aussi longtemps qu'il n'a pas établi la maîtrise de son moi sur ses états de conscience; c'est par là que les astraux le dirigent pour lui faire accomplir leurs desseins lesquels n'ont nullement pour but direct des phénomènes physiques, les astraux ne connaissant pas la matière de cette espèce-là. En agissant sur nous, les astraux ne soupçonnent même pas les conséquences physiques de leur action; cette igno-

rance est ce qu'on a en vue lorsqu'on dit qu'ils sont sans moralité.

Ce à quoi ils tiennent, ce qu'ils cherchent à produire, ce sont des phénomènes astraux qui sont pour eux des réalités tangibles; les phénomènes de ce genre que nous pouvons leur fournir sont nos états de conscience, nos états d'âme.

Il suit de là que, lorsqu'on cherche le concours des astraux dans la sorcellerie, dans la magie, pour obtenir directement des résultats physiques, on fait fausse route. Ils ne peuvent pas vouloir ces résultats, dont ils n'ont aucune connaissance; ce qu'ils veulent, ce sont les phénomènes astraux dont l'apparition est liée aux faits physiques par nous perçus.

Les états émotionnels apparaissent pendant les opérations magiques sont précisément les phénomènes voulus par les astraux prenant part à ces opérations. Ce à quoi ils tiennent, c'est à la crainte, à la peur, à la terreur qui s'emparent de celui qui fait les évocations; ces états d'âme sont des phénomènes sur leur plan de perception où ils ont pour eux de l'utilité.

Demandez à un astral la richesse, et il ne sait pas de quoi vous lui parlez; il veut l'apparition en vous des phénomènes sentimentaux auxquels la possession de la richesse donne naissance, pas autre chose.

Par nos états d'âme habituels, nous sommes pour eux des choses utiles, indifférentes ou nuisibles. Ils soignent les choses utiles, les entretiennent dans l'état où elles leur rendent des services, tandis qu'ils dédaignent celles qui ne leur servent à rien et sont hostiles à celles qui leur sont nuisibles.

Ce de quoi ils s'occupent, c'est uniquement de nos sentiments et pas du tout des phénomènes physiques qui peuvent en être les déterminateurs par la bonne raison qu'ils n'en ont pas connaissance.

Immensement supérieurs à nous dans le monde astral par la perception directe qu'il en ont, ils nous sont par contre immensement inférieurs dans le monde physique qu'ils ignorent totalement. C'est sans le savoir qu'ils font apparaître des phénomènes physiques ayant pour nous grande importance comme, par nos actes, nous faisons apparaître des phénomènes astraux dont nous ne soupçonnons pas l'importance pour eux.

Pour connaître le monde physique, il faut y être présent en conscience, ce qui n'est possible qu'à ceux qui sont pourvus d'un corps matériel.

Les astraux ne peuvent pas plus diriger leur action dans la matière que nous ne pouvons diriger l'action de la vapeur d'eau quand elle s'est évaporée dans l'espace, et pourtant elle y produit nécessairement des phénomènes dont nous sommes les déterminateurs sans le savoir, rien qu'en faisant bouillir de l'eau.

À l'égard du monde astral, nous sommes le point de départ de phénomènes dont nous n'avons aucune connaissance, dont nous ne sommes pas moralement responsables, puisque nous sommes incapables de les vouloir, mais qui n'en produisent pas moins leurs effets sur nous, d'autant plus inévitables que nous ne pouvons rien faire pour les détourner.

Les astraux sont de même soumis aux conséquences

des phénomènes physiques qu'ils produisent inconsciemment.

L'astral et le physique ne sont pas deux matières de nature essentiellement différente, mais deux états de la même matière qui fusent constamment l'un dans l'autre. Quand la matière devient astrale, elle échappe à notre perception ; l'état gazeux est la frontière des deux états ; quand la matière astrale devient physique, elle échappe à la perception des astraux.

GUYMOR.



GUÉRISON D'UN ENVOUTEMENT

Au mois de juillet de l'année dernière (1893), un de mes amis, M. P..., libraire à G..., m'informait qu'une bonne femme des environs lui avait demandé de lui procurer un livre dans lequel elle pourrait trouver un remède contre une maladie dont souffrait sa fille depuis longtemps; c'était un grimoire que la femme désirait.

M. P... demanda à cette personne en quoi consistait la maladie de sa fille et pourquoi elle n'allait pas voir le médecin, plutôt que de chercher un bouquin inutile et que d'ailleurs il ne saurait lui procurer. La femme lui avait répondu que sa fille, âgée de dix-neuf ans, était malade depuis quatre ans environ, qu'elle avait consulté à différentes reprises plusieurs médecins, que ces messieurs avaient ordonné toutes sortes de médicaments sans succès et qu'elle, la mère, était sûre que sa fille avait été ensorcelée par un individu de sa localité; c'est pourquoi elle était venue demander un livre pouvant lui donner des indications sur ce qu'il fallait faire. M. P..., là-dessus, avait promis à la bonne femme de s'en occuper et s'était fait donner

son nom et son adresse : M^{me} P.-M., à O.-s.-T.

Le 23 juillet (dimanche), je me suis rendu à l'adresse ci-dessus indiquée. Je m'y trouvai en face d'une campagnarde d'une quarantaine d'années, grande, robuste d'apparence, à visage ouvert et franc. A côté d'elle était assise sa fille. Je me présentai comme étant informé par M. P... de la maladie de la jeune fille, et je dis que je venais pour examiner la malade, voire même pour la guérir. Sur la question, de la part de la mère : « Vous êtes donc médecin, Monsieur ? » je répondis : « Sans être médecin, je m'occupe de certaines maladies spéciales, et, si le cas de votre fille rentre dans cette catégorie, je me fais fort de la guérir promptement. » J'ajoutai que mon intervention était absolument gratuite et que je ne demandais que la promesse de faire un don modéré aux pauvres de la commune après la guérison définitive. M^{me} P... répondit qu'elle était prête à tous les sacrifices pourvu que sa fille soit rétablie.

Je me fis alors raconter avec tous les détails l'origine du mal et en quoi celui-ci consistait. Je questionnai la malade et sa mère (le père ne devait rentrer que dans la soirée), et voici en substance leurs affirmations :

Il y avait quatre ans environ, un jour d'été, la jeune fille, qui alors n'avait que quinze ans, en marchant dans la maison, ressentit une douleur dans la jambe droite, à la partie postérieure de la cuisse et jusqu'à la hauteur de la hanche. A partir de ce moment, elle était devenue boiteuse. Elle n'avait pas fait de faux pas ; aucun accident extérieur n'était arrivé qui eût

pu déterminer le mal. La jambe tout entière était devenue douloureuse peu à peu. Une hyperesthésie générale intermittente se déclarait, de sorte qu'il y avait des jours où la jeune fille ne pouvait faire aucun mouvement sans ressentir des douleurs intolérables. On ne pouvait, en ces moments, la toucher sur aucune partie du corps sans provoquer des cris de douleur. Des maux de tête fréquents la tourmentaient, ainsi que des maux de dents, d'estomac (elle avait complètement perdu l'appétit) et de poitrine. Un rhume de cerveau chronique accompagné de sécrétions nasales puantes et en quantité extraordinairement abondante, complétait un état général de débilité dont l'aspect extérieur de la malade était le reflet fidèle. Petite, desséchée, pâle, elle pouvait à peine marcher, en boitant fortement et appuyée sur une canne, lors de sa première visite.

Ayant remarqué toute une collection de flacons et boîtes de pharmacie sur la planche de la cheminée, j'examinai les étiquettes et je demandai quel médecin avait traité la malade. La mère m'informa qu'elle avait consulté le Dr D..., un praticien très apprécié dans la contrée; le Dr R... et le Dr L... Ces médecins avaient ordonné du salicylate de soude, du bromure de potassium, des frictions à l'alcool camphré, applications de teinture d'iode, injections sous-cutanées de morphine et d'atropine, etc. (1), sans que jamais la moindre amélioration se soit produite. Au contraire, l'état de la malade empirait avec le temps.

(1) La hanche avait, en outre, subi le traitement ordinaire de la coxalgie, avec immobilisation, etc.

Les différentes médications appliquées me paraissaient indiquer que les médecins n'avaient pu rendre un diagnostic précis du cas présent. M'aidant des quelques notions générales de médecine que j'ai acquises, j'examinai à mon tour la malade. Je ne pus apercevoir aucune affection spéciale, si ce n'est que la jambe droite était de 2 centimètres plus longue que la jambe gauche depuis que la malade était devenue boiteuse.

Jusqu'ici, Mme P... n'avait nullement fait allusion à l'idée qu'elle avait exprimée à M. P..., à G..., concernant l'origine occulte de la maladie de sa fille.

Je lui dis alors que mon ami P... m'avait informé de ses idées spéciales quant à l'origine du mal, et que, pour que je puisse me faire une opinion, il était nécessaire qu'on me dise tout. Mme P... devint toute rouge en répondant à peu près :

« Je n'osais pas tout de suite vous en parler; mais, puisque vous le savez, je suis bien contente de tout vous dire. Voici : ma fille a appris le métier de couturière, et elle allait travailler chez les personnes qui la demandaient. Ici, au village, habite une famille M..., dont le chef, M. M... Amable, a une assez mauvaise réputation, dans ce sens qu'on lui attribue certains pouvoirs occultes dont il abuse pour faire du mal aux autres; aussi on le craint beaucoup, mais personne n'ose rien dire. Cet homme a une fille de l'âge de la mienne. Depuis plusieurs années, cette fille est très malade; on a dû la mettre à l'hôpital de G... Ma fille allait travailler chez ce M..., et je crois que c'est lui qui lui a donné la maladie de sa propre fille, car on

dit que, pour guérir sa fille, il faut porter le mal sur une autre personne. »

Sur ma demande, M^{me} P... me dit que la fille de M... était toujours malade à l'hôpital de G... Je demandai à M^{me} P... si ses soupçons s'appuyaient sur quelques faits positifs concernant sa propre fille ou d'autres personnes persécutées par M... Elle me raconta différents cas où l'on soupçonnait l'intervention malveillante de cet homme. Je n'en retiens que ce qui concerne le cas spécial qui nous occupe. Voici le récit de M^{me} P... :

« J'ai eu moi-même à souffrir de la mère de M..., laquelle était encore plus redoutée que son fils. Étant encore jeune fille (j'avais dix-neuf ans), j'allai, un jour, assister au mariage d'une de mes camarades qui était parente éloignée avec les M... Les deux familles étaient brouillées depuis longtemps, et aucun des M... n'allait à la noce.

« Le jour de la cérémonie, au matin, j'étais occupée à m'habiller pour partir, lorsque la vieille M... entra chez nous et me demanda si j'allais à la noce. Sur ma réponse affirmative, elle se fâcha, m'injuria et, finalement, voulut me défendre d'y aller. Comme je ne voulais pas l'écouter et que je risais d'elle, prête à partir, elle me dit : *Eh bien, puisque tu vas à la noce tout de même, prends garde de ne pas faire quelque chose dans tes jupons blancs*. Et, là-dessus, elle nous quitta.

« Une heure après, je me rendis à la maison de réunion. À peine étais-je arrivée que je fus prise d'une diarrhée subite et tellement violente, que je dus

quitter la fête et rentrer chez nous. Je fus bien malade pendant trois jours.

« Quant à ma fille, voici ce qui s'était passé lorsqu'elle tomba malade. Comme, je vous l'ai dit, elle allait coudre chez les M... ; la fille M... était déjà malade. Le jour où le père conduisit sa fille à la gare pour la transporter à l'hôpital, il passa avec elle devant notre maison, et, en passant, il déposa chez nous un paquet, demandant que Marie, ma fille, le lui apportât chez lui quand elle reviendrait travailler. Le lendemain, ma fille tomba malade et le paquet resta chez nous plus de huit jours.

« Comme M... ne venait pas le réclamer et que ma fille ne pouvait pas sortir, j'allai, un jour, moi-même lui porter son paquet ; il me dit qu'il n'y avait plus pensé. Ce n'est que plus tard que l'affaire de ce paquet a commencé à me paraître étrange, car M... n'avait aucune raison pour apporter un paquet chez nous en conduisant sa fille à la gare, et il n'avait pas besoin de demander que ma fille le lui rapportât, puisqu'il devait lui-même repasser chez nous en rentrant chez lui.

« Maintenant je ne vous ai pas encore confié une chose qui nous préoccupe autant que la maladie, car cela a commencé en même temps ; mais je n'ose jamais en parler à personne, excepté à M. le curé, qui est déjà venu nous voir plusieurs fois. *C'est que notre maison est hantée depuis que Marie est malade !* »

Sur ma demande de préciser les faits, M^{me} P. continua ainsi :

« Il arrive fréquemment, presque tous les jours, que le soir, quand il ne fait plus bien clair, ça frappe à notre porte, quelquefois tout à fait comme quelqu'un qui veut entrer, d'autres fois plus faiblement ou bien des coups très forts. Quand on y va voir, il n'y a personne. La nuit, nous entendons du tapage partout au-dessus de notre chambre à coucher, au grenier... des coups qui ébranlent quelquefois toute la maison, comme une poutre qui tombe. Puis ça frappe dans les meubles, dans la chambre de Marie, dans son armoire, derrière la glace, dans la cheminée, etc., tantôt de gros coups, tantôt de légers bruits. Souvent cela se produit en plein jour, pendant que nous sommes assis à table ou que nous faisons notre ménage; mais jamais le tapage n'est aussi fort que la nuit. Auparavant, j'avais toujours beaucoup de poules et de lapins; maintenant, je ne peux plus en élever, et mes poules ne pondent plus et dépérissent si rapidement que je n'en tiens plus. »

Sur ma demande si ces bruits insolites leur faisaient peur, la mère et la fille répondirent qu'elles y étaient tellement habituées que cela ne leur faisait plus rien; seulement, toutes les fois que le bruit accusait une intensité exceptionnelle, la malade souffrait davantage.

Pendant que je posais encore différentes questions, le père était rentré et me confirmait les explications de sa femme. M. P.-M. est un petit cultivateur aisé et intelligent.

Après un court silence, je dis aux trois personnes présentes que je me chargeais de traiter, voire même

de guérir la malade, et je priai les parents de me laisser seul avec elle.

Je n'étais nullement convaincu que la maladie et les bruits insolites étaient dus à un sortilège, à une influence occulte quelconque. J'étais plutôt porté à croire qu'on avait affaire à une névrose générale, compliquée des déperditions astrales inconscientes (manifestations médianimiques), ou, pour mieux dire, mon diagnostic portait sur un déséquilibre astral, dont la névrose avec toutes ses suites n'étaient que les effets. Mon intention était donc de me rendre compte si, pendant l'hypnose, les douleurs cesseraient, et de voir si une magnétisation appropriée et la suggestion pourraient amener une amélioration et faire cesser les accidents médianimiques. A cet effet, j'endormis la malade.

J'arrivai promptement à l'occlusion des yeux; les globes oculaires présentaient bien la contracture caractéristique vers le haut et en dedans, mais le sujet, même après une magnétisation prolongée, conservait parfaitement l'ouïe, la mémoire et la sensibilité. Néanmoins, dans l'état hypnotique, elle pouvait marcher sans l'aide de sa canne, tout en accusant des douleurs. Elle n'était pas suggestionnable, c'est-à-dire que les suggestions d'essai que je lui faisais, elle ne les acceptait pas. Elle se souvenait parfaitement, après le réveil, de ce que je lui avais ordonné. J'ai passé ainsi plusieurs heures de la soirée, avec un résultat négatif. Je quittai la maison en fixant ma prochaine visite au dimanche suivant (30 juillet).

Je retrouvai la malade dans le même état. Les mani-

festations des bruits insolites avaient été particulièrement accentuées pendant la semaine écoulée. La malade avait beaucoup souffert, mais se trouvait un peu soulagée depuis le matin. Je l'endormis. L'hypnose n'était pas plus profonde que précédemment. Par des passes prolongées et des suggestions verbales très fortes, j'essayai d'animer la malade, de lui enlever les douleurs, de la faire marcher sans boiter, mais inutilement.

Je la réveillai alors, j'appelai les parents, et je demandai une petite table. J'avais l'intention de provoquer des manifestations médianimiques et d'essayer de me rendre maître des émanations astrales que je supposais être émises par la malade. La petite table apportée, j'y plaçai les parents et la fille, et, après avoir fait l'obscurité en fermant les volets de l'unique fenêtre, je m'y plaçai moi-même. Après trois quarts d'heure d'attente, rien ne s'était produit, excepté que la mère de la malade s'était endormie, fait que j'ai remarqué seulement après avoir rétabli la lumière. Je réveillai la mère.

L'obstination des manifestations médianimiques à ne pas vouloir se produire en ma présence, malgré les conditions favorables, me donna à penser. Une connexion de ce fait avec une influence étrangère ne me paraissant pas impossible, je résolus de questionner la malade elle-même sur l'origine de son mal. A cet effet je l'endormis de nouveau et posai des questions telles que : « D. Vous êtes malade, n'est-ce pas ? — R. Oui, Monsieur. — D. Où avez-vous du mal ? — R. Partout, Monsieur. — D. Comment êtes-

vous tombée malade ? — R. Je ne sais pas. — D. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? Pas de réponse.

En étendant ma main droite et en la touchant légèrement au sommet de la tête, je dis lentement, d'un ton impératif : « Je vous ordonne de me répondre immédiatement : Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? — R. Oui. »

La voix, en prononçant ce mot « oui », était devenue subitement presque imperceptible et c'est à peine si la malade avait remué les lèvres. Ce changement d'état m'indiquait que j'allais enfin vaincre sa résistance à se laisser subjuguer complètement par l'hypnose.

Je recommençai à lui faire des passes pendant quelques minutes, puis j'étendis son bras droit dans la position horizontale ; j'y opérai une passe, et le bras devenu rigide conserva sa position. J'en fis autant avec le bras gauche, puis avec les deux jambes, malgré la douleur dans la jambe droite. Pour être à l'abri d'une simulation, j'e laissai les membres dans leurs positions anormales, et je continuai de questionner après l'avoir observée pendant trois ou quatre minutes.

« D. Qui est-ce qui vous a fait du mal ? Pas de réponse. « D. Je vous ordonne de me répondre immédiatement : répondez ! — R. Je ne puis pas. »

La voix était presque éteinte ; en même temps, un tremblement convulsif la secouait tout entière. Cela pouvant provenir de la tension musculaire due à la position anormale des membres, je dégageai les bras et les jambes. Le tremblement persistait néanmoins

sous forme de secousses violentes. Je la calmai alors par des passes accompagnées de paroles bienveillantes après quoi je lui dis :

« La personne qui vous a fait du mal ne peut plus rien vous faire à partir de ce moment : je m'y oppose ; mais il faut que vous me la nommiez, et je vous ordonne pour la dernière fois de me répondre. Qui est-ce ? — *C'est Moreau.* »

La malade s'était assoupie complètement dans un fauteuil après cet aveu.

« D. Comment Moreau vous a-t-il fait du mal ? — R. Il m'a touchée à la jambe. — D. Dites-moi quand il vous a touchée et comment il a opéré. — R. C'était la dernière fois que je suis allée travailler chez eux. Moreau s'est assis à côté de moi, il m'a causé et avait sa main gauche posée sur ma cuisse. C'est le lendemain que je suis tombée malade. — D. Moreau avait-il l'habitude de s'asseoir à côté de vous et de vous causer familièrement ? — R. Non, Monsieur, il ne s'était jamais occupé de moi qu'à table, pendant qu'on mangeait. Ce jour-là, c'était la première fois qu'il restait près de moi pendant que je travaillais. — D. Êtes-vous allée chez les Moreau encore après cet incident ? — R. Non, Monsieur, puisque je suis tombée malade le lendemain. »

J'arrêtai mes questions, et je fis à la malade la suggestion suivante : « Faites-bien attention à ce que je vais vous dire : à partir de maintenant votre état va changer et s'améliorer progressivement. Vous aurez de l'appétit, et vous mangerez comme une personne bien portante de votre âge ; vous aimerez de préférence

le matin une tasse de lait chaud, tel qu'on vient de le traire, sans l'avoir fait bouillir. A midi, vous aimerez un morceau de viande de bœuf rôtie légèrement et de légume ; le soir, vous aimerez un œuf à la coque. Avec cela, vous mangerez du pain à votre goût et toute autre chose qui vous plaira. M'avez-vous compris ? — R. Oui, Monsieur. — D. C'est bien ; à partir d'aujourd'hui, vous dormirez bien toutes les nuits ; vos maux de tête, de poitrine et de la hanche vont disparaître, ainsi que le rhume de cerveau. Vous commencerez à reprendre de la force et de la couleur, et vous irez vous promener tous les jours un peu, même si les douleurs dans la jambe ne sont pas encore disparues complètement. Vous avez bien compris tout ce que je vous ai dit ? — R. Oui, Monsieur. — D. Répétez tout ce que je vous ai dit. »

La malade exécuta ma demande en répétant textuellement mes paroles. Alors je la réveillai. Après le réveil, elle avait connaissance de ce qui s'était passé pendant l'hypnose jusqu'au moment où je lui avais demandé si quelqu'un lui avait fait du mal ; elle avait perdu le souvenir. Je lui ordonnai de faire une promenade dans la chambre sans canne. A son grand étonnement, elle pouvait marcher sans canne, tout en boitant ; en même temps elle accusait un grand soulagement général.

Je crois utile de dire ici que, si j'admettais une action occulte de la part du nommé Moreau, je considérerais par contre la constitution de la malade comme cause primordiale de son état. Néanmoins, après avoir rappelé les parents, qui se trouvaient au jardin,

je m'adressai aux trois personnes présentes à peu près en ces termes :

« L'individu qui a causé la maladie, c'est bien Moreau. A partir de ce moment, il n'a plus aucun pouvoir sur la maladie, et son état s'améliorera progressivement. Les bruits insolites qui se sont produits chez vous ne se produiront plus du tout. C'est Moreau qui en était l'instigateur, mais il ne peut plus rien ; je m'y oppose. Maintenant, écoutez : Moreau viendra vous trouver prochainement ; il vous parlera de votre fille ; il voudra en avoir des nouvelles, il voudra la voir, il sera très inquiet ; peut-être sera-t-il malade lui-même. S'il vient ici chez vous, vous le mettrez à la porte ; vous lui direz tout court que vous ne tenez pas à ce qu'il vienne vous voir, et vous le ferez partir sans entrer en aucune discussion. M'avez-vous bien compris ? — Parfaitement, Monsieur, répondit le père. — Et vous le mettrez à la porte s'il vient ? — Soyez tranquille. — Bien. Maintenant, si par hasard vous rencontrez Moreau dehors, vous ne tiendrez pas non plus conversation avec lui ; s'il vous accoste, vous lui tournerez le dos. » Et, m'adressant à la maladie : « Et vous, Mademoiselle, si au cours de vos promenades vous le rencontrez et qu'il vous regarde, vous le fixerez bien dans les yeux, jusqu'à ce qu'il détourne la tête. S'il voulait vous causer, vous lui direz qu'il vous laisse tranquille. C'est bien entendu comme ça, n'est-ce pas ? Vous ferez comme je vous dis, et vous n'aurez pas peur ? — La maladie répondit affirmativement. » Peu après, je quittai la maison.

Dans le courant de la semaine, je reçus une lettre

de la part du père m'informant que la maladie allait beaucoup mieux, qu'elle commençait à marcher un peu, qu'elle n'avait plus mal nulle part, excepté à la hanche — le rhume de cerveau avait complètement disparu, — qu'elle mangeait ce que je lui avais ordonné, qu'elle dormait très bien la nuit, qu'aucun des bruits accoutumés ne s'était produit depuis le dimanche. En outre, M. P. m'écrivait que *Moreau était venu chez eux le lendemain de ma visite, lundi, dans la soirée, et qu'il me donna des détails lors de ma prochaine visite.*

Le dimanche suivant, j'ai trouvé la maladie réellement changée à son profit. Tous les accidents maladiques énumérés plus haut avaient disparu, à l'exception de la douleur dans la hanche, qui se faisait toujours encore sentir, bien que plus modérée ; le mouvement était toujours boiteux.

Au sujet de Moreau, voici ce qui s'était passé. Je laisse la parole au père, M. P. :

« Lundi soir, vers 5 heures, j'étais occupé dans notre jardin, lorsque ma femme m'appela en me disant que Moreau venait vers la maison. Je suis sorti devant notre porte pour ne pas le laisser entrer. Il me disait bonjour en me tendant la main, mais je fissemblant de ne pas m'en apercevoir. Il me demanda tout de suite comment allait ma fille en faisant mine d'entrer à la maison. Je lui barrai le chemin et lui dis que Marie allait très bien et qu'il était inutile qu'il entrât chez nous. Il s'étonna et dit qu'il me trouvait tout drôle ce jour-là. Je lui répondis que j'avais de l'ouvrage et je rentrai. Sur quoi Moreau s'en alla.

« Le lendemain, mardi, il est revenu le matin, vers 9 heures ; je n'étais pas à la maison : je travaillais dans la vigne. Ma femme, qui le vit venir, ferma la porte à clef. Il a frappé pendant un instant ; mais, comme personne ne répondait, il est parti.

« Mercredi matin, vers la même heure, Moreau vint me trouver dans ma vigne. Il me dit bonjour en me tendant la main. Je n'ai rien répondu, et je continuai à bêcher. Il commença alors à me faire des reproches, disant que je lui en voulais sans raison, et il m'offrit une prise. Je refusai d'accepter et lui dis de me laisser tranquille et de s'en aller. *Alors Moreau se mit à genoux devant moi, et il m'implorait d'accepter la prise.* Cette attitude m'a tellement impressionné, que j'ai ramassé mes outils et suis rentré, le laissant là. »

Depuis, la famille P. n'avait pas revu l'individu, et ils avaient appris par des voisins que *Moreau était malade depuis quelques jours.*

Après avoir entendu ce récit, j'endormis la malade comme précédemment, et je lui fis des suggestions dans le même sens, en m'occupant particulièrement de sa coxalgie.

Je revis la jeune fille encore plusieurs fois et constatai une amélioration constante dans son état. Après lui avoir recommandé de porter un soulier spécial, au pied gauche, et dont la semelle et le talon étaient rehaussés, sa démarche s'équilibra progressivement et les douleurs dans la hanche diminuèrent au fur et à mesure.

Récemment, j'ai eu la visite du père, qui m'annon-

çait le rétablissement complet de sa fille. Il m'informait en même temps que Moreau, depuis l'incident cité plus haut, était toujours souffrant, mais qu'il sortait, et que plusieurs fois déjà, s'étant croisé tantôt avec lui, le père, tantôt avec la mère et la fille, il détourrait ostensiblement la tête en passant, s'il ne pouvait éviter la rencontre, et que jamais il n'avait plus adressé la parole à aucun membre de la famille.

L'attitude de cet individu me paraît un indice dans ce sens, que, si dans le cas présent la constitution de la malade était à priori favorable à des accidents nerveux, l'individu en question, possédant quelques pratiques et connaissances occultes et sortilèges, avait réellement exploité ce champ tout prêt à être envahi, et qu'il y avait opéré son maléfice avec toute la superstitution de sa race. Ayant rendu malade le sujet dans l'intention de guérir sa propre fille, il est tombé victime du choc en retour, le jour où le charme était rompu.

Après cet exposé des faits, qu'il me soit permis de témoigner mon humble hommage au maître, dont les travaux sont venus jeter la lumière dans ce mélange ténébreux, produit d'une part par mon éducation contemporaine et d'autre part par ma connaissance de certaines forces et certains faits, constituant un démenti vivant à notre philosophie officielle et fin de siècle. Si aujourd'hui commence à se déchirer le voile qui m'obscurcissait la vue, le raisonnement et le jugement, c'est en premier lieu au maître Papus que j'en suis redevable. Si le hasard existait, je dirais que c'est lui qui a voulu que l'ouvrage de Papus : *Traité*

méthodique de Science occulte me tombât sous la main à l'époque où je cherchais en vain dans les ouvrages des auteurs célèbres autre chose que de simples enregistrements de faits, avec des conclusions et indications vagues ou contradictoires.

Si depuis j'ai pu entreprendre l'étude d'auteurs tels qu'Eliphas Lévi, Fabre d'Olivet, Louis Lucas, etc., c'est encore aux ouvrages de Papus que j'en dois l'impulsion, et ce sont les indications précises du maître qui m'ont mis sur la voie de comprendre.

BOIANOV.

L'ASTRONOMIE INDIENNE

Messieurs,

Dans le cours de mes travaux et afin de m'identifier aussi complètement que possible avec l'esprit des grands morts dont je recherchais la science, j'ai été bien souvent contraint de dépouiller, comme disait un de nos célèbres philosophes, le manteau du disciple.

Ne vous étonnez donc point des différences que vous pourrez noter entre les systèmes que je vais émettre et les enseignements de nos écoles.

Loin de moi la pensée de remplacer, même de critiquer aucune science. J'apporte simplement ici ce qu'avait une foi profonde, j'appellerai tout à l'heure

devant vous la science du peuple disparu, de ce peuple dont l'étonnant génie, enfantant la première civilisation, accomplit, vis-à-vis de notre humanité à ses débuts, une tâche autrement grandiose que la tâche si féconde pourtant que devaient accomplir dans nos temps historiques les génies d'Athènes et de Rome.

Mais quel était ce peuple ?

Notre siècle qui interroge avec tant de soin, qui fouille avec tant d'ardeur les épaves du passé, notre siècle ignore encore sa patrie, ses demeures.

Un instant, les Russes aspirèrent à la gloire de les avoir retrouvées.

Lorsqu'ils franchirent le Caucase, en effet, et envahirent la Sibérie, ils découvrirent d'abord des villes entières creusées dans le flanc des montagnes... plus loin, dans les plaines qu'arrose le Lénié, de vastes champs mortuaires.

Ces tombes dont l'architecture ne ressemblait à aucune furent regardées par eux comme les lits mystérieux où dormaient les premiers pères de notre humanité civilisée.

Les armes et les bijoux qu'on y recueillit formèrent, à Saint-Petersbourg, un musée spécial appelé improprement musée des antiquités finnoises, et plus exactement : musée des antiquités tchouds.

Le mot *tchoud*, chez les populations tartares, désigne des êtres jouissants d'un pouvoir surhumain des sortes de demi-dieux.

Les Russes furent confirmés dans leur opinion première par la tradition orientale. Les légendes con-

servées parmi les peuples de la haute Asie donnent comme berceau à la plus ancienne des civilisations la Sibérie méridionale.

Le Chinois appelle Célestes les monts qui le séparent de la magnifique région qui fait aujourd'hui partie du vaste empire Russe.

L'historien chinois raconte que, de l'autre côté de ces monts, sur le versant septentrional, dans les grandes vallées de l'Amou-Daria et du Jénisséï, habitaient des demi-dieux ou, ce qui est même chose, des hommes ressemblant à des dieux par leur sagesse et leur savoir.

L'histoire ajoute que, dans des temps oubliés, ces êtres quasi surnaturels pénétrèrent en Chine, apportant avec eux des mœurs douces et des lois justes.

Le Tatar a conservé au lac Baïkal le nom de mer Sainte. Dans la haute Asie également et au nord de la Perse, se trouvent les ruines immenses de la mère des villes, ou de la première ville érigée par la main des hommes, de cette Balk bâtie par Caïoumors, le premier roi de la première dynastie Iranienne ou Persane.

C'est à cette première Eriène qu'il faudrait, au dire des chroniqueurs orientaux, faire remonter les origines de notre civilisation, de toute civilisation, veux-je dire.

Pourtant, le Schah-Nameh ou livre des rois rapporte que le pischdad Houschensk, successeur immédiat de Caïoumors fit rechercher les croyances des premiers Iraniens et graver les symboles qui les résumaient dans les sanctuaires des Temples.

A mon sens, l'âge auquel appartiendraient les sublimes éducateurs de l'humanité est certainement un âge géologique antérieur plutôt qu'un âge préhistorique.

La tradition confirme cette dernière hypothèse.

L'habitant du Caucase prétend qu'à l'origine du monde, ses ancêtres occupaient des îles défendues par d'abruptes falaises et portaient le nom d'*Adighés* nom qui a pour racine le mot *Adda*, qui signifie île en langue tatar.

Adda ou *Edda* paraît avoir une valeur beaucoup plus importante.

D'après la légende que je viens de rapporter, il désignerait l'Asie alors que cette partie de l'univers n'était qu'une vaste Océanie.

Lorsque je prononce le mot *Edda*, ne vous semble-t-il pas voir apparaître, dans le lointain des âges, l'*Eden* de Moïse?

Assurément *Edda* ou *Eden* ont la même provenance pour quoi pas la même signification?

Bien mieux, qu'y aurait-il d'étonnant qu'après avoir civilisé le monde, soit par voie de colonisation, soit par voie de conquête, le grand peuple disparu ait gardé pour lui et pour lui seul l'appellation d'*Adam*, c'est-à-dire de l'insulaire par excellence, du roi des îles?

Mais comment disparut *Edda*? Par quel effroyable cataclysme fut emportée dans la nuit des temps la nation adamite?

Le Brahmane attribue les bouleversements remarqués à la surface de notre globe aux approches pério-

diques d'une comète monstrueuse poussée par Siva, génie de la destruction, et qui, heurtant quelque jour cet univers à son centre causerait l'écrasement des sphères, marquant ainsi la fin d'une des phases de la création, pour mieux dire de l'œuvre de Brahm.

* *

Le cataclysme qui détruisit Edda ne changea pas seulement la surface du globe. Il surprit l'humanité en plein développement intellectuel et arrêta brusquement l'éducation des peuples.

Le mage adamite n'était plus là pour ordonner ou poursuivre l'initiation, mais l'initié, persuadé que ses maîtres immortels, quel que fût leur demeure épiaient toujours ses plus secrètes pensées, prêts à punir le parjure... l'initié emportait avec lui dans l'éternel oubli la science qu'il avait reçue comme un dépôt sacré.

Ainsi fut perdue la parole, et lorsque l'humanité s'éveilla de sa longue torpeur, à peine avait-elle conservé les notions des arts les plus usuels.

Cosmogonie, connaissance des êtres, science des choses, toutes les vérités fécondes sur lesquelles reposaient comme sûr d'inébranlables bases la grandeur d'Edda, gisaient maintenant dans le silence d'âmes ignorées où des dieux jaloux défendaient aux hommes l'approche de ces merveilleux trésors.

Sur le marbre et sur le porphyre qui, jadis, avant l'écrasement des temples, avait entouré le sanctuaire, sur le granit des monts, près des autels rongés par les ans, en quelque lieu que ce fût de l'univers, on dé-

couvrait maintenant des signes étranges, incompris, inexplicables, partout les mêmes signes.

Ceux qui avaient gardé comme un souvenir du passé, ceux-là répondaient lorsque par hasard on parlait devant eux de ces signes :

« Chacun résume l'une des sciences révélées jadis aux hommes par des envoyés divins... Nul ne peut à présent ni les comprendre, ni les traduire ; mais lorsque seront accomplis les temps marqués, ceux-là mêmes qui les ont apportés viendront les expliquer et une nouvelle ère commencera pour l'humanité. »

De là encore cette attente d'un messie commun à toutes les sectes dont les espérances, les mécomptes et les luttes constituent l'histoire réelle de l'antiquité jusqu'aux temps de la Grèce et de Rome.

* *

Les Signes ou Symboles contenant la science admise sont de deux sortes : théoriques ou pratiques, c'est-à-dire qu'ils résument ceux-ci : les notions basées sur l'expérience, ceux-là les sciences dues aux efforts de la raison, les sciences abstraites.

Parmi les signes *pratiques* deux semblent offrir un intérêt plus particulier.

Le premier est le carré, que portent écrit dans la main certaines déités de l'Inde.

En rejoignant, au moyen de lignes nouvelles les extrémités des sécantes existant à l'intérieur du carré dont je parle, j'obtiens un deuxième carré, mais inscrit.

Inscrivons à son tour le carré enveloppant dans

une circonférence et nous aurons une figure résumant la science géométrique presque tout entière et, ce qu'il y a de étrange, tous les caractères de l'écriture latine, conséquemment de notre écriture à nous.

A en juger par leur origine, on croirait que ces caractères, la langue qu'ils servaient à exprimer furent employés jadis par des initiés afin de se reconnaître entre eux.

Voyez cette figure :

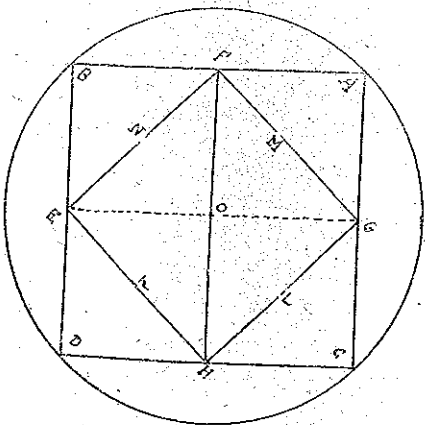


Fig. 1

Si nous l'analysons nous y trouverons les dispositions de lignes nécessaires pour démontrer les théorèmes ayant trait aux rapports des arcs à la circonférence, des angles ayant leur sommet au même point des lignes perpendiculaires et obliques, de l'égalité des triangles, des parallèles, etc., etc.

Je ne m'arrêterai qu'à une seule démonstration ayant pour objet la valeur du carré construit sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle, carré égal, vous le savez, à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés.

Le grand carré $ABDC$ est évidemment égal à un carré construit sur la ligne FH , hypothénuse du triangle rectangle FEH .

Or le carré $ABDC$ se compose :

- 1° Du carré construit sur le côté EH du triangle rectangle FEH .
- 2° Des triangles EBF , FAG , HDF , dont la somme est égale au carré $FGHE$ ou, ce qui est même chose, à un carré construit sur le second côté FE du triangle rectangle FEH .

Dans la même figure se trouvent toutes les lettres romaines. Exemple

Dans le carré seulement :

YKAEHLFXZMNITY, etc.

Et avec la sphère enveloppant les deux carrés :

R G B C D O, etc.

Quant à l'alphabet grec, dérivé plus directement de l'alphabet phénicien, la plupart de ses lettres rappellent le serpent, autre symbole que l'on peut placer également parmi les *symboles d'ordre pratique*.

Ex. : σ , ξ , ϕ , ρ , ϵ .

Savez-vous pourquoi ce choix de la pomme? C'est que ce fruit présente à son centre et plus nettement qu'aucun autre la figure pentagrammique.

Pour s'en convaincre, il suffit de couper une pomme horizontalement et autant que possible par le milieu.

..

Les principaux signes d'ordre spéculatif sont au nombre de deux : l'*hexagramme* et le *tétragramme*.

Ces deux signes enseignaient, d'après la science antique, la formation de cet univers conformément aux lois de la géométrie et de l'équilibre.

Permettez-moi de ne point insister sur la série de déductions qui m'ont amené, pour ainsi dire point par point, à reconstituer l'antique cosmogonie; permettez-moi de ne point rechercher, pour l'instant, la substance absolue, nécessaire, essentiellement active, cachée au fond de la métaphysique indienne et égyptienne et de laquelle dériveraient, par voie de transformations, les êtres et les choses.

Permettez-moi de ne pas vous montrer cette substance s'agglomérant au centre du fini, devenu comme le centre même de l'espace et subissant enfin, par l'effet combiné des forces, les révolutions diverses qui ont présidé à la formation du monde.

Le cadre que je me suis tracé ne comporte pas d'aussi longs développements.

J'arrive donc à la description de cet univers tel que semble l'avoir compris le mage adamite, et après lui le prêtre du Kashmir et de la Haute-Égypte.

Selon l'antique enseignement, la sphère universelle

était soutenue au centre de l'espace par deux grands cônes de matière cosmique, animés chacun intérieurement de deux systèmes de courants évidemment électro-magnétiques dessinant deux spirales se dirigeant ensemble et parallèlement vers un même sommet.

Les pointes de ces cônes, s'enfonçant sans cesse dans les profondeurs de l'espace, semblaient chercher, l'un le pôle Nord ou Zénith, l'autre le pôle Sud ou Nadir de l'infini.

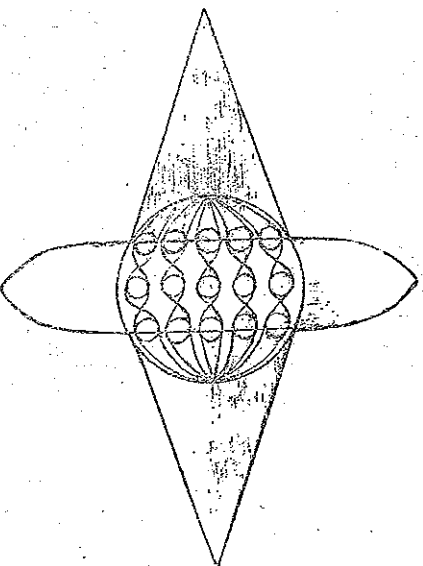


Fig. 2

Leur étendue était d'ailleurs si bien proportionnée à la sphère universelle soutenue par eux que cette sphère n'éprouvait et ne pouvait jamais éprouver que des oscillations mathématiquement réglées, oscillations partant tantôt du Zénith et s'abaissant vers le Nadir, tantôt allant du Nadir au Zénith.

Les axes de ces cônes prolongés au delà de leurs bases formaient l'axe même de la sphère universelle. Perpendiculairement à ces deux cônes de soutien, la sphère universelle possédait une ceinture de matière cosmique.

Cette ceinture en forme de bourrelet enserrait la partie restée libre entre les grands cônes.

Elle étreignait l'ensemble des sphères ou masses, et retenait celles d'entre elles qui, placées sur les limites commune, obéissant ainsi soit à des répulsions exercées par d'autres sphères, soit à la force centrifuge, conséquence du mouvement de rotation.

La ceinture de l'univers avait encore un autre objet; plusieurs systèmes de courants la sillonnaient à l'intérieur et en faisaient un tourbillon d'une effroyable puissance, entretenant le mouvement de rotation dont le monde enserré par lui était animé. Les flots profonds et lumineux de l'océan cosmique étaient d'ailleurs visibles pour l'homme et ceux qui, les premiers, les avaient distingués par delà les cieus les avaient surnommés *la voie lactée*.

A l'intérieur, la sphère universelle s'était divisée selon l'hexagramme d'abord.

De cette division étaient nés trois mondes différents dont les sphères centrales s'élevaient les unes sur les autres au moyen de cônes emboîtant leurs pôles de la même façon que les grands cônes externes ou de maintien emboîtant la sphère universelle.

Ces trois sphères centrales, formant l'axe du monde, étaient appelées, selon leur position, l'une la sphère

du zénith, l'autre la sphère du centre, et la troisième la sphère du Nadir.

Les cônes qui les soutenaient s'élevaient encore de manière que la pointe du cône nord appartenait à la sphère du centre venait envelopper ou emboîter, comme on voudra, l'extrémité du cône sud supportant à sa base la sphère située au Zénith.

La sphère du Nadir portait, elle, à la pointe de son cône nord, l'extrémité du cône sud de la sphère du centre.

Les deux sphères du Zénith et du Nadir s'appuyaient enfin, la première au moyen de son cône nord au centre même de la base du grand cône enveloppant le nord de la sphère universelle, et la seconde au moyen de son cône sud, au centre du grand cône dont les replis extrêmes, s'allongeant au Nadir comme ceux d'un immense reptile, cherchaient sans cesse, à travers les espaces incommensurables, les bornes toujours plus lointaines de l'infini.

Ces trois sphères étaient censées représenter les trois éléments. La sphère du Zénith s'appelait pour cette raison sphère de l'éther ou de l'air, celle du centre sphère de l'eau ou la Terre, celle du Nadir sphère du feu.

Chacune de ces sphères devenait à son tour, le mouvement de rotation aidant, le centre d'un ensemble ou d'un système de sphères.

La sphère universelle contenait ainsi trois univers formés chacun d'un tourbillon ou anneau constellé et et d'un tourbillon ou anneau planétaire. Le placement des sphères enfermées dans ces anneaux concen-

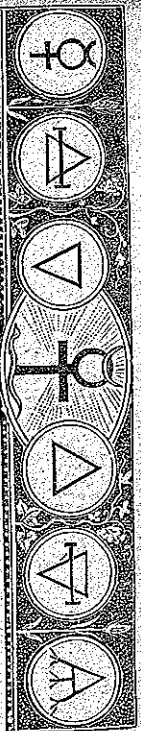
triques avait eu lieu, lui aussi, selon l'hexagramme d'abord. Il est à remarquer que la disposition de notre zodiaque répond exactement à ces données.

Par une coïncidence tout au moins étrange, les sphères de notre zodiaque peuvent être groupées trois par trois, chaque groupe dessinant un équilatéral, deux de ces équilatéraux dont les sommets occuperaient deux points diamétralement opposés de la circonférence universelle, dessinant à leur tour un hexagramme.

Prenons pour exemple ou point de départ les constellations de la *Balance* et du *Bélier* en opposition directe dans notre zodiaque.

(A suivre.)

MICHEL SAVIGNY.



PARTIE LITTÉRAIRE

LA JUMENT NOIRE

L'étude des croyances humaines offre sans cesse un nouvel aliment à l'esprit. L'imagination peut s'y lancer sans règles et sans limites... Citerai-je le cas du prince Peter-Iponsky, qui frémissait à la seule vue d'un cheval noir ?

Nous étions quelques bons camarades, au régiment des gardes Empereur-Joseph. Le soir, au mess, nous racontions tout ce qui nous passait par la cervelle : aventures d'amour ou de guerre, souvenirs qui réchauffaient l'esprit, et nous suivions nos rêveries dans la fumée blanche des pipes. Or, un soir que la conversation avait je ne sais comment abordé les doctrines de Pythagore, la métémyscose et autres fadaïses, le prince Peter, notre chef, eut un tressaillement nerveux qui ne resta pas inaperçu.

— Ne raillez pas cela, murmura-t-il d'une voix grave... Voulez-vous me permettre une histoire ? Et, sur notre acquiescement muet, il continua :

— C'était au temps où j'étais jeune et beau. — Il y a belle lurette de cela ! — Lieutenant des lanciers de

la garde, et peu disposé aux humeurs noires, je vous assure. Ah ! l'insoucieux compagnon que j'étais, ne ruminant que gloire, plaisirs et combats. Ah ! le joyeux drille que le prince Peter, qui la nuit s'époumonait aux carrefours, hurlait des sérénades narquoises sous les fenêtres des vieux grognons de la cour, qui ouvraient leurs vitres en geignant de jalousie quand ils avaient une épouse à garder, sinon grondant de dépit contre les braillards qui se trompaient d'adresse !...

J'ai été en duel, dix, vingt fois, je ne m'en souviens plus. C'était amusant, en ce temps-là. Notre empereur, que Dieu garde ! n'envoyait pas alors en exil pour un malheureux petit coup d'épée ; et on n'en était pas plus mauvais amis pour cela.

Vers la fin de ma vingt-cinquième année, mon oncle, lequel avait été mon tuteur, eut la bizarre idée de me marier.

Je dis bizarre idée, car rien n'avait jusqu'alors donné à supposer que j'en eusse envie. Il me présentait sans autre forme de procès à la comtesse Pluska, aimable et jolie, et dont j'ai toujours présents à l'esprit les yeux vifs et la splendide chevelure d'ébène. Or sa tête était brune, ses sourcils aussi, ses yeux lui-même de ses toilettes un ensemble de teintes où le noir dominait.

Elle était belle, riche, je lui plaisais ; c'était en somme le meilleur parti que je pusse jamais espérer. Mais qui expliquera ma rébellion irraisonnable aux désirs de mon oncle, et pourquoi il suffisait qu'il

voulût me marier pour que j'y fusse opposé, et pourquoi je répondis à la comtesse Pluska, qui s'attendait à mieux que cela, que je désirais rester célibataire. Je lui tirai ma révérence, ainsi que vous dites à présent, mes jeunes camarades. Peu de temps après le hasard sembla donner raison à ma conduite en cette occurrence, car cette jeune femme, née pour régner et être aimée, fut emportée en quelques jours par une fièvre maligne...

Je me louai de ma décision.

— Pauvre petite comtesse ! ne pus-je m'empêcher de dire en apprenant sa mort. Et ce fut tout. Puis nous eûmes des manœuvres dans l'Ukraine, quelques duels et beaucoup de fêtes, un nouveau colonel ; l'empereur me décora, et me nomma dans les husards... Comment ne l'eus-je pas oubliée ?... Pour me témoigner son contentement, lorsque je reçus le ruban mon oncle me fit don d'une monture, et c'est d'elle que je vais vous entretenir.

C'était une jeune jument vive, pleine d'ardeur, d'une splendide robe noire brillante, marquée d'une liste blanche au chanfrein.

Elle me plut tout de suite par sa pétulance et l'espièce d'amitié qu'elle me témoignait dès les premiers jours. Lui tendais-je la main, elle la léchait.

Un seul claquement de langue lui faisait tourner la tête ; et alors elle me suivait longtemps des yeux, tant qu'elle le pouvait, avec un regard quasi humain. Un hennissement de joie retenissait quand je pénétrais

dans son écurie. Si nous sortions je la bridais moi-même ; elle piaffait de joie. Elle paraissait tant m'aimer que j'en fus secrètement flatté et que je l'adorai bientôt moi-même. Je la dénommai Andra.

Elle devint ma monture favorite, à tel point que je ne conservai qu'elle ; et je lui prodiguai les soins les plus assidus. Elle fut presque une amie. Ses deux grands yeux fixés sur moi avait un regard d'une intelligence incomparable ; il me semblait que c'était un être humain, qui me comprenait, et bientôt je lui parlai. Ce furent des claquements de langue, des onomatopées, puis des phrases, auxquels elle répondait par un hochement de tête ou un hennissement. Et c'était charmant, ces conversations avec Andra !

Oh ! l'étrange chose, bien difficile à expliquer maintenant... Plus je lui parlais, plus il me semblait l'avoir déjà vue, l'avoir rencontrée ailleurs, avoir conversé avec elle ; plus il me semblait que je la connaissais déjà !...

Cette persuasion devint si grande que toute notion de temps disparut. Ma possession d'Andra était si lointaine qu'il m'était impossible de m'en rappeler la date. Je l'avais toujours eue près de moi ; et ce que je vous dis est la stricte vérité, souvenez-vous-en, mes jeunes camarades, car je n'ai jamais menti. J'aurais coupé la gorge à quiconque m'eût affirmé le contraire. Je voyais Andra, la flattais, lui parlais, je la montais comme si elle eût été là depuis le jour de ma naissance. Ah ! nous étions de vieilles connaissances, à n'en pas douter. Ses appels de joie, les coups de langue qu'elle me lançait sur les mains, ses piaffe-

ments à mon approche, autant de preuves d'attachement qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour. Aussi nul mieux que moi ne savait ce qui lui plaisait, l'heure de ses repas, ses mets favoris, l'arrangement de sa litière. Son regard suivait chacun de mes mouvements, et j'y retrouvais des sentiments humains, la joie, la tristesse, la douleur ou la colère. Oui, la colère...

Un jour, à la promenade, je rencontrai mon ami Fritz Rosanow, estatette de la garde de l'empereur. Il montait un superbe alezan dont je ne pus m'empêcher de le complimenter. Je mis pied à terre et caressai ce cheval, lui palpai les membres et soulevai ses pattes. L'animal s'y prêtait avec la plus grande complaisance, quand soudain il se cabra en poussant un cri.

— Mais votre bête a donc le diable dans le ventre, s'écria l'estatette à demi-colère, voilà mon cheval abîmé ! Et il m'indiqua sur l'encolure une large morsure que venait d'y creuser Andra. Je la regardai : ses yeux brillaient de jalousie, oui, de jalousie, d'une jalousie furieuse. Exaspéré, je la cravachai ; elle bondit sous le coup, hennit dououreusement, et j'aperçus distinctement, oh ! je n'en pus douter, de grosses larmes qui ruisselaient de ses paupières...

J'eus le grand tort de me courber sous son despotisme, de subir chacun de ses caprices, de plier devant ses volontés.

Elle fut plus maîtresse de moi que je ne l'étais d'elle. Ce ne fut plus un secret pour personne... « C'est sa jument qui le mène, » disait-on. Et rien n'était aussi vrai.

— Voyons, prince, me répétait Rosanow à chaque rencontre, allez-vous bientôt vous débarrasser de cette mauvaise bête?...

* *

On ne jase pas sur un animal domestique sans que les élaboussures n'atteignent le maître. Je dus envoyer mes témoins à Rosanow, pour ses calomnies sur ma jument... Pour la première fois, sur le terrain la chance m'abandonna : je reçus un magistral coup de pée dans le flanc, qui me cloua pour trois mois au lit.

Je fus même à deux doigts du trépas. J'eus le délire, un délire atroce, pendant lequel je hurlai des imprécations terribles contre Rosanow, et j'appelai Andram douce amie, ma fidèle compagne, mon trésor, avec des sanglots dans la voix.

Quand mes idées redevinrent lucides, ce fut encore d'elle que je parlai, ce fut elle la première dont je m'enquis. Mon bon oncle, en faction quotidienne à mon chevet, répondit :

— Je l'ai prise chez moi... pour la soigner.

— Merci, merci, mon oncle!... m'écriai-je en saisissant ses mains et les arrosant de mes larmes. Que dit-elle?...

— Elle va on ne peut mieux, répliqua le brave homme en riant, quoiqu'un peu maigrissante... Quant à te rapporter ce qu'elle dit... je crois que tu divagues encore mon garçon... Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais entendu discours de cheval!...

Ce qu'il affirmait là était raisonnable, mais tout

simplement parce qu'il ne la comprenait pas. Elle me parlait bien à moi, Andra, et je savais bien ce qu'elle disait, moi!...

— Mon bon oncle, je vous prie, achevrai-je en l'embrassant, faites qu'elle ne manque de rien.

Il promit ce que je voulais. Tint-il parole? Chaque jour on me servait du café. Je dérobaïs le sucre que je remettais furtivement, mystérieusement à mon oncle, comme si j'eusse commis un acte répréhensible.

— Prenez, lui murmurai-je à l'oreille... c'est pour Andra...

Il s'habitua lui-même à cette innocente manie, me raconta qu'Andra était satisfaite de mes envois, qu'elle avait raison de l'être, et je crois même, l'affirmerai-je? qu'il me dit un soir qu'Andra l'avait prié de me remercier... Il la comprenait donc, l'incrédule!...

— Elle maigrit, elle maigrit, me dit-il un autre jour, et puis elle devient méchante. Je ne peux plus la tenir... On ne sait qu'en faire; elle casse tout.

Cette nouvelle me bouleversa. Ma jument, ma bête, mon Andra, rebelle, méchante, elle, la douceur même! Que lui avait-on fait, en vérité? Je passai une nuit terrible. Puis cette idée se dessina très complète, très lucide dans mon cerveau :

— Andra croit que j'ai abandonnée...

Et qu'elle se désolât, qu'elle maigrit de cet abandon, rien de plus naturel. Ainsi s'étiole toute créature délaissée de celui qu'elle aime, ainsi la plante meurt, fautive de soleil.

Vous retracerai-je ma joie, mon contentement lorsque le vieux Ipkins, qui me soignait, me permit

de m'habiller et de sortir ? Je cours chez mon oncle et pénétrai jusqu'à l'écurie, sans monter embrasser mon aimable parent.

— Andra ! Andra ! m'écriai-je en apercevant ma jument la tête basse, amaigrie, le poil terne et dans une posture de désolation qui eût attendri un tigre. Elle tourna lentement la tête et son oeil brilla, pendant qu'un frisson de contentement la parcourait.

J'étais déjà auprès d'elle, à la caresser. Dieu, comme elle était changée ! Son auge pleine d'avoine poussièreuse prouvait qu'elle ne mangeait plus ; sa robe était semée de taches grisâtres où le poil se pelait. Ce déprissement m'outra de colère ; je détachai ma bête, l'emmenai aussitôt, et un certain froid subsista quelque temps entre mon oncle et moi à la suite de cette aventure. Il essaya même de faire croire que mes facultés mentales étaient dérangées...

..

Bref, complètement revenu à la santé et à mes occupations ordinaires, je continuai à affectionner ma belle jument noire. Elle reprit son allure vive et sa robe brillante. Mais son regard, quand il se fixait sur moi, semblait renfermer maintenant une sorte de rancune et de reproche. Songeait-elle toujours à cet abandon forcé dont elle avait souffert ? Et cela malgré les explications que je lui donnai.

Quand je lui parlais, elle ne montrait plus cette joie qui me faisait tant plaisir. Une fois même où je la flattais sur les naseaux, au contraire de l'amicale lèche que j'attendais, elle me mordit à la main. Vous

connaissez ma patience, elle est courte, et en d'autres occasions un cheval eût payé cher cette méchanceté ! Je me contentai de rudoyer Andra ; et incontinent, sachant combien elle était jalouse, je me rendis acquéreur d'un poney russe des écuries de lord Sirbey, attaché d'Angleterre, qui, sa mission finie, se défaisait de sa maison.

J'installai mon acquisition dans le box voisin de celui d'Andra, éprouvant un malin plaisir à la méconter. Le lendemain, le poney était couvert de morsures. Je battis la jument. La nuit suivante, je battais du box fut brisé à coups de pieds. Je m'enettais, et, dans un esprit de vengeance bien puéril, je m'attachai exclusivement au jeune cheval, le caressant, le choyant. Andra ne souffla plus mot, baissa la tête, se tint tranquille. Je la crus domptée. Une nuit, elle s'échappa dans l'écurie, et on reconnut le matin que le poney avait une jambe brisée. Je dus remonter Andra. D'ailleurs, c'était une bête de race et mon amitié pour elle n'était pas complètement éteinte.

On parlait d'une nouvelle expédition en Ukraine, pour réprimer un soulèvement ; il fallait se remettre en selle. Les hardies chevauchées de jadis dans cette contrée accidentée me revenaient en mémoire. Combien plus longues, plus attrayantes, elles seraient maintenant, avec Andra au pied sûr, à la jambe alerte ! L'hiver s'annonçait comme très rigoureux, déjà la neige était tombée. Qu'importait ! Le soldat n'est-il pas heureux en toute saison, s'il a bon cheval et bonne carabine ?

Nous partîmes le cœur léger, avides d'aventures.

Fritz Rosanow, avec lequel je m'étais réconcilié, était des nôtres. Nous allions botte-à-botte, par étapes, le long des routes, précédant un détachement commandé par le gros major Soltiz. Notre petite escorte était formée de bussards de mon régiment. Tout alla bien pendant la première journée.

Peu à peu l'allure d'Andra devint inquiétante. Elle affectait de boiter, fléchissait sur ses pattes, que j'avais pourtant examinées avant mon départ selon mon habitude, et dans lesquelles je n'avais remarqué rien d'anormal. Nous étions dans la région montagnaise, où les routes sont bordées de rocs grossièrement taillés et de ravins, et où la moindre chute pouvait devenir dangereuse. Je l'éperonnai, la cravachai; elle se laissa tomber une fois, deux fois. Je fus projeté sur le roc; mais j'en fus quitte heureusement pour la peur.

— Cette *sale bête* vous brisera les reins, répétait Fritz Rosanow, laissez-la.

— Avez-vous un cheval à me prêter?

Andra dressa les oreilles et son passe raffermi. Je retombai dans ma trompeuse quiétude. Nous traversâmes plusieurs villages et atteignîmes une gorge profonde, au bas de laquelle mugissait un torrent, et qu'il nous fallait franchir pour atteindre la bourgade où se ferait notre halte de la nuit.

Le chemin, bordé de pierres maçonnées, était des plus périlleux; nous jugâmes prudent de mettre pied à terre, de tenir nos chevaux en main et de passer un à un le long du bord. Andra marchait presque sur mes talons et je sentais son souffle brûlant dans mon cou. A plusieurs reprises elle glissa sur moi; je m'ar-

rétai pour ralentir sa descente. Ses yeux brillèrent d'un feu sombre et méchant; je n'y pris pas garde. Quand nous repartîmes, elle avança si brusquement qu'elle faillit me faire perdre l'équilibre.

— Eh bien, qu'est-ce donc? m'écriai-je en colère en me retournant et secouant la bride avec violence: Andra!

La jument, pour toute réponse, me lança un regard mauvais. Mais, sans être plus docile, elle ne tenta rien autre contre moi.

Je le dis à dessein, car je fus persuadé aussitôt — et j'y pensai toute la nuit — qu'elle ne cherchait qu'à assouvir une rancune inexplicable, et surtout inattendue après notre amitié réciproque.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage dans ce pays accidenté. Nous ne comptions rencontrer les hordes ukrainiennes qu'à 5 ou 10 lieues de là. Au loin, les pentes rudes des montagnes étaient couvertes de taches noires et blanches, qui étaient des forêts ou de la neige. Au fond de la vallée où nous descendions, des taillis épais de mélèzes ou de bouleaux nous dérobaient la blancheur du sol. Nous passions sur des rocs qui faisaient feu tout le long d'une sente abrupte; et cette marche périlleuse nous donnait le vif désir d'atteindre au plus vite la neige herbeuse du sous-bois, où nous pourrions nous reposer et attendre la petite armée qui nous suivait.

Les bandes qu'on nous avait signalées étaient formées des derniers débris de ce peuple des steppes